

Zeitschrift: Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage
Herausgeber: Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen
Band: 15 (1976)
Heft: 4: Friedhofskultur heute und morgen = Cimetières et civilisation aujourd'hui et demain = Cemetery culture : today and tomorrow

Artikel: Blick auf Friedhöfe aus der Sicht eines Schriftstellers = Regard d'un écrivain sur les cimetières = Casting a glance at cemeteries from a writer's viewpoint
Autor: Steenken, Eduard H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134787>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Blick auf Friedhöfe – aus der Sicht eines Schrift- stellers

Eduard H. Steenken

Aus den Bedrängungen, aus einem turbulenten Leben der Gehetztheit und Termine kommt dem Blick auf Fried- und Kirchhöfe eine besondere Bedeutung zu. Mit einem Schlag kann der Zeitgenosse hinausgehoben sein aus dem unablässigen Ablauf des Daseins.

Der Friedhof wird zum Anlass, einen Augenblick lang dem Strom der unablässigen Bilder und Getriebenheiten zu entraten, er zwingt zur Einkehr, wie man sagt.

Mitbestimmend für diesen Akt kann die äussere Form eines Friedhofs sein, seine Lage, hier am Rande der Stadt, umkränzt von waldigen Partien, dort inmitten hochragender moderner Häuser, ein Ueberbleibsel aus einem andern Jahrhundert, aber um so mehr gepflegt. Wieder anders ist der Kirchhof, wie er in stilleren Gegenden und kleinen Dörfern anzutreffen ist, mit seiner hier und da noch bestehenden kultischen Einteilung des Gräberfeldes, das ursprünglich ein grüner Rasen war, die Paradieswiese genannt. Auf sehr alten Totenstätten dieser Art scharen sich die Gräber je nach sozialem Stand um den Altar, wobei die vornehmen Familien der Kirche näher waren, die kleinen Leute nach aussen zu liegen kamen. Sehr bekannte Geschlechter eines Landes oder einer Stadt bekamen dabei ihre Gräber nicht selten in der Kirche selbst oder in Form von Reliefs an den Aussenwänden, offenbar aus der Meinung heraus, sie hätten auch in einem andern Leben ihre bevorzugten Plätze wieder einzunehmen.

Gräber wurden geschmückt, seit jeher, wobei uralte, vorchristliche Vorstellungen in diese Sitte hineinspielten. Wird die Seele nicht wiedergeboren in einer Blume, einem Schmetterling und ist, nach späterer christlicher Auffassung die ganz und gar reine Seele nicht bestimmt, ohne Umwege zu Gott aufzusteigen? Was die Blumen anbelangt, so war es nicht zuerst der Gedanke an Zier und Schmuck, vielmehr an die Heilkraft, die sie versprochen. Hinzu kamen stark duftende Stauden, Wermut, Artemisia pontica, ferner spielte das Bilsenkraut seine Rolle, an eigentlichen Totenblumen war die Ringelblume beliebt, Rosmarin sollte allerlei Zauber und böse Geister abwehren. Dazu verhalf auch Immergrün, das ja auch heute noch verwendet wird, namentlich zur Einfassung.

Lilium candidum (weisse Lilie) nimmt dabei eine besondere Stellung ein, spriess sie aus dem Grabe der Gerichteten, so wird ihre Unschuld dargelegt. Und schliesslich die Rose, die man auf Gräbern im Norden und Süden, im Westen und Osten Europas findet. «Galt die Rose», so schreibt Johannes Schweizer in seinem grundlegenden Werk über den Kirch- und Friedhof, «auch ursprünglich als heidnische Blume, da sie schon im alten Griechenland Grabespflanze war, Rom den 11. Mai als dies rosae bezeichnete und die Rosalia als eine Art Totenfest feierte und auch die einheimischen Wildrosen schon auf den Opfer- und Grabstätten der Germanen und Kelten geblüht hatten, so wurde sie doch bald auch von der Kirche verwendet. Sie spielt in der christlichen Symbolik eine grosse Rolle, da sie ein Sinnbild der sieben Freuden Mariens, der Caritas und des Blutes Christi und der Märtyrer ist...»

Regard d'un écrivain sur les cimetières

Eduard H. Steenken

Par les contraintes, par la turbulence d'une vie toute de courses perpétuelles et d'échéances, le regard sur les cimetières prend une signification particulière. L'homme de notre temps peut être rayé d'un coup du cours éternel de l'existence.

Le cimetière crée l'occasion de se soustraire l'espace d'un instant au flot d'idées et d'occupations continues, il oblige, comme on dit, au recueillement.

Ce recueillement peut être conditionné par la forme extérieure d'un cimetière, par sa situation, ici aux abords de la ville, ceint d'espaces boisés, là au milieu d'immeubles modernes se dressant vers le ciel, vestige d'un autre siècle, mais soigné d'autant plus. Le cimetière d'église, tel qu'on le rencontre dans les contrées tranquilles et dans de petits villages, est encore différent, avec sa division confessionnelle du champ funéraire existant encore ici et là, et qui était à l'origine un vert gazon, nommé pré du paradis. Dans de très anciens lieux de sépulture de ce genre, les tombes apparaissent groupées autour de l'autel selon le rang social, celles des familles de qualité étant tout près de l'église et celles des petites gens vers l'extérieur. Il n'était pas rare que les tombeaux des familles illustres d'un pays ou d'une ville se situent dans l'église même ou, formant relief, contre les murs extérieurs, manifestement en raison de l'idée que ces familles devaient reprendre dans une autre vie leurs places privilégiées.

Les tombes ont depuis toujours été ornées; des concepts très anciens, d'avant l'ère chrétienne, sont liés à cette coutume. L'âme ne s'est-elle pas transformée en fleur, en papillon, et plus tard, selon la conception chrétienne, l'âme absolument pure n'est-elle pas destinée à monter tout droit vers Dieu?

En ce qui concerne les fleurs, on ne pensait pas tout d'abord à la parure, mais plutôt aux vertus curatives qu'elles promettaient. S'y ajoutaient les arbrisseaux très odorants, absinthe, armoise pontica; la jusquiame jouait en outre son rôle; comme fleurs des morts proprement dit le souci était apprécié, le romarin devait chasser les sorts et les mauvais esprits. La pervenche y contribuait également, qui est encore employée de nos jours, notamment comme bordure.

Le lilium candidum (lys blanc) occupe une place à part; s'il fourche hors de la tombe des condamnés, leur innocence est alors prouvée. Et finalement la rose, qu'on trouve sur les tombes du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Europe. Dans son ouvrage capital sur le cimetière, Johannes Schweizer écrit: «La rose était prisée dès l'origine comme fleur païenne, car elle était déjà dans l'ancienne Grèce une plante tombale, et Rome désignait le 11 mai par «rosae» et fête la Rosalia comme une sorte de fête des morts, et jusqu'aux roses sauvages indigènes qui fleurissaient déjà sur les lieux de sacrifice et de sépulture des Germains et des Celtes; mais bientôt, l'église en usa également. La rose joue un grand rôle dans la symbolique chrétienne, car elle est précisément le symbole des sept béatitudes de la Vierge Marie, de l'Eucharistie et du sang de Jésus-Christ et des martyrs...»

Casting a Glance at Ceme- teries – from a Writer's Viewpoint

by Eduard H. Steenken

In the light of tribulation and the turbulent life of rush and deadlines, contemplation of cemeteries assumes a particular significance. All of a sudden a contemporary may be wafted out of the inexorable course of existence. A cemetery causes us for a moment to forget the continual images and driving forces; it compels us hold what they call self-communion.

This act may in its nature be determined also by the configuration of a cemetery, its location — here on the outskirts of a town, bordered by woody clusters, there by tall modern buildings — a remnant from another century, but the better tended. Different again is the cemetery encountered in quieter areas and small villages with its surviving ritual arrangement, still extant, of the burial plot, originally a verdant lawn called the paradisiac meadow. On very old burial sites of this type the graves are grouped depending on the social status of the deceased, around the altar, the noble families closer to the church, the lowly farther away. Very renowned families of a country or town had their tombs in the church itself very frequently or close to the church walls which bore their plaques with reliefs, probably on the assumption that they must be given their preferred stations in the afterlife as well. Graves have been decorated of yore, very ancient Christian conception influencing this custom. Is the soul not reborn in a flower, a butterfly and, according to later Christian view, is the entirely pure soul not destined to rise aloft to the Lord without detour?

As regards flowers, they were not primarily designed as decoration and ornament; much rather, their justification was the healing power that they promised. Added to them were shrubs exuding a strong scent, such as wormwood and Artemisia pontica; henbane played a role and marigolds, flowers of the dead, were popular and rosemary was to keep away all sorts of magic and evil spirits. Periwinkle, still used today mostly in borders, was thought to enhance that effect.

Lilium candidum (white lily) takes up a very particular position; if it shoots up from the graves of executed persons, it proves their innocence. And, finally, the rose that is found in the north and south, the west and east of Europe. «While the rose», wrote Johannes Schweizer in his fundamental work on churchyards and cemeteries, «was originally regarded as a heathen flower since it had been planted on graves in Ancient Greece, Rome had designated 11 May as dies rosae and celebrated Rosalia as a kind of festival for the commemoration of the dead and, finally, wild roses had flowered on the places of sacrifices and burial grounds of the old Teutons and Celts, it was soon adopted by the Church. It plays an important role in Christian symbolism since it is a symbol of the seven joys of the Virgin Mary, of Caritas and Christ's and the martyrs' blood...»

Flowers and their colours have thus for centuries been associated with religious conceptions; they have conjured up certain hopes and images. This has been gradually lost, although not everywhere.

In lettering tombstones and in tending graves,

Blumen und ihre Farben standen also jahrhundertlang in Beziehung zu religiösen Vorstellungen, sie beschworen gewisse Hoffnungen und Bilder. Das hat sich, zwar nicht überall, doch mehr und mehr verloren.

Bei der Beschriftung des Steins und der Grabpflege treten zwei uralte Professionen, die am Friedhof Anteil haben, in Beziehung, die des Steinmetzen und die des Gärtners, der letztere als mehr oder weniger ständiger Pfleger, wobei er je nach der Art des Erinnerungsmals oft die erstaunlichsten Variationen entwickelt. Ihnen, dem schlichten Friedhofgärtner und dem kundigen Gartenarchitekten, der einem Friedhof die grössere Gestaltung angedeihen lässt, ist es zu verdanken, dass diese Stätten für viele Menschen, namentlich in den grösseren Agglomerationen mehr geworden sind, nämlich gesuchte Ruhepunkte, die zu wahren Oasen einer geistigen Besinnung werden können. Zu diesem Behufe spielt ein Bestand an alten Bäumen eine ganz wesentliche Rolle. Sie aus sogenannten Raumgründen umzulegen, wie man es hier und da schon gesehen hat, kommt einem Verbrechen gleich. Sie sind es nämlich in erster Linie, die das ganz gewisse Raumgefühl auf einem Friedhof vermitteln. Wie kläglich wirken dagegen gewisse Totenacker, wo man alles, was senkrechte Akzente setzt, gnadenlos vernichtet hat und die Reihen der Gräber, ohne die grünen Kronen darüber, wie Ausgebirgen einer administrativen Verfügung wirken. Zu warnen ist auch vor der übertriebenen Ausrichtung der Wege. Schon gibt es Reihenfriedhöfe in grossen Städten, in denen mehr Beton als Pflanzen anzutreffen ist. Rasenwege haben sich nach wie vor als eindrücklich und dem Friedhofgedanken angepasst erwiesen. Wunderschön bleiben alte Friedhöfe in stillen Gemeinden oft aus den einfachen Gründen, weil sie aus einheitlichen Rasenflächen mit den darin liegenden Gräbern bestehen. Gewiss brauchen grössere Anlagen ausgedehnte Plätze, Strassen zu der Einsegnungshalle usw., aber sie dürfen sich nie zu Netzen ausweiten, die gefährlich an die städtischen Verhältnisse erinnern.

Dass Lärmquellen nach Möglichkeit zu verhindern sind, versteht sich ganz von selbst; der Schlaf der Toten soll so wenig wie möglich gestört werden. Aus diesem Grunde bleibt es unverstänlich, dass auf grösseren Friedhöfen gelegentlich ein Uebermass an technischen Apparaten herrscht, Apparate, die den ganzen Tag über schnurren und surren. In diesem Fall ist ein leicht weniger gepflegter Totenacker diesen ständig klinisch behandelten vorzuziehen. Ein Laut jedoch durchdringt die Stille auf jenen Friedhöfen, die wir lieben, das ist der Klang des fallenden Brunnenstrahls.

Wenn auch der moderne Mensch zum Toten und zum Ort seiner Bestattung ein bedauerenswert flüchtiges Verhältnis hat, wird dennoch der Friedhof immer wieder in sein Gesichtsfeld treten und sei es auch nur, dass dieser ihn zum Schluss selber aufnimmt, denn wie sagt der Dichter Ludwig Börne: «Ob wir spotten oder ernst sind, kriechen oder hüpfen, zaudern oder fortstürmen, hoffen oder fürchten, glauben oder zweifeln — am Grabe begegnen wir uns alle . . .»

Les fleurs et leurs couleurs furent donc liées pendant des siècles aux concepts religieux, elles évoquaient certains espoirs, certaines images. Cette habitude s'est toutefois perdue de plus en plus, pas partout il est vrai.

L'inscription sur la pierre et l'entretien de la tombe font appel à deux très anciens métiers, qui contribuent chacun à l'édification du cimetière, le sculpteur et le jardinier, ce dernier comme responsable plus ou moins constant de l'entretien, ce qui lui permet souvent de réaliser en fonction du monument les plus étonnantes variations. C'est grâce à vous, modestes jardiniers et architectes-paysagistes spécialisés qui vouez au cimetière vos plus belles réalisations, que ces lieux, notamment dans les grandes agglomérations, sont devenus pour bien des gens des aires de repos recherchées, qui peuvent se muer en véritables oasis de la spiritualité. Dans ce domaine, la présence de vieux arbres joue un rôle important. Les abatte pour des raisons soi-disant de place, comme on l'a fait ici et là, s'apparente au crime, car ce sont eux avant tout qui confèrent à un cimetière cette très perceptible impression d'espace. Quelle tristesse dégagent en comparaison certains champs mortuaires où l'on a sans pitié anéanti tout élément tendant à la verticalité, et où les rangées de tombes, privées de leurs couronnes de verdure, semblent être le produit d'un décret administratif. Il faut également prendre garde à ne pas aligner un nombre exagéré d'allées. Nous trouvons déjà dans les grandes villes des cimetières en alignement qui présentent plus de béton que de végétation. Les chemins de gazon se sont depuis toujours affirmés attrayants et à la mesure des pensées qu'inspire le cimetière. C'est souvent pour des raisons très simples que de vieux cimetières dans de paisibles communes conservent leur beauté, parce qu'ils se composent uniquement de pelouses parsemées de tombes. Les aménagements importants exigent bien sûr de vastes surfaces, des routes menant aux chapelles, etc. mais ils ne doivent jamais se développer en réseaux rappelant dangereusement les conditions urbaines.

Il va de soi qu'il faut tout faire pour éviter le bruit, le sommeil des morts devant être aussi calme que possible. C'est pourquoi il est incompréhensible que les grands cimetières soient envahis d'appareils techniques en sur-nombre, appareils qui le jour durant ronflent et bourdonnent. Un champ funéraire légèrement moins bien entretenu est dans ce cas préférable à ces soins cliniques constants. Dans tous les cimetières que nous aimons, un bruit pourtant meuble le silence, c'est celui du jet d'eau de la fontaine.

Bien que l'homme moderne n'ait malheureusement que des rapports furtifs avec les morts et avec son lieu de sépulture, le cimetière ne se laisse pas oublier, ne serait-ce que comme lieu de l'ultime retraite, car ainsi que le dit le poète Ludwig Börne: «Nous pouvons railler ou être sérieux, ramper ou bondir, hésiter ou foncer, espérer ou craindre, croire ou douter — nous nous retrouvons tous au tombeau . . .»

two very ancient professions, that of the stonemason and of the gardener, come into play, the latter as a more or less regular caretaker who often develops, depending on the kind of memorial, the most surprising variations. It is due to them — the modest cemetery gardener and the skilled garden architect who is responsible for the overall design — that these sites have assumed greater significance, particularly in the major pressure areas, namely sought-out points of rest which may grow into genuine oases of spiritual meditation. In this context the stand of old trees plays a very essential role. To displace them for so-called spatial considerations is tantamount to a crime for it is they, mainly, that produce the very particular spatial experience in a cemetery. How pitiful is the effect of certain burial grounds where everything that provided a vertical accent has been removed so that the graves without the green crowns above them appear like the monstrous product of an administrative order. A warning should also be spoken against exaggerated alignment of the lanes and paths. There exist linear cemeteries in large cities where more concrete is encountered than verdure. Turf paths still prove to be impressive and in tune with the spirit of a cemetery. Old cemeteries in quiet communes remain beautiful for the simple reason that they consist of uniform turf areas with graves in them. It is true that major facilities require large yards and roads to the funeral hall etc. but they must not turn into networks that are dangerously reminiscent of urban conditions.

It goes without saying that sources of noise must be avoided: the sleep of the dead should be disturbed as little as possible. For this reason it is difficult to understand that an excessive number of machines is employed in major cemeteries, machines that hum and purr all day. In such a case a lightly less groomed burial site is preferable to those under continuous clinical treatment. One sound, however, pervades the stillness of those cemeteries we love — that of falling water.

While the modern individual has a regrettably perfunctory relationship to the dead and the place of their interment, cemeteries will time and again enter his ken, if only by accepting him in the end. The poet Ludwig Börne wrote, «Whether we scoff or are serious, creep or hop, hesitate or rush, hope or fear, believe or doubt — we will all meet at the graveside . . .»

Bundesgerichtsentscheid zu den umstrittenen Grabmal-Vorschriften für den Friedhof Hünenberg/Zug

Kein Ausschluss des Natursteins — Vorschrift des Kreuzes verletzt Glaubensfreiheit

Das von der Einwohnergemeindeversammlung in Hünenberg am 17. Dezember 1973 genehmigte neue Friedhofreglement, liess aus wohlwollenden Gründen nur Kreuze aus Eisen, Guss und Bronze, Holz oder Kupfer zu, wobei allerdings auch Ausnahmen zugestanden wurden, sofern künstlerische und ästhetische Gründe dies rechtfertigten und dadurch weder

die unmittelbare Umgebung des betreffenden Grabes noch die ruhige Wirkung des gesamten Friedhofbildes beeinträchtigt werden (siehe anthos 4/1974 S. 31).

Beschwerde des Verbandes Schweizerischer Bildhauer und Steinmetzmeister

Gegen diesen Beschluss der Einwohnergemeindeversammlung erhob der Verband Schweizerischer Bildhauer und Steinmetzmeister, Zürich, Beschwerde beim Regierungsrat des Kantons Zug und verlangte, dass der Werkstoff Stein für Grabmäler zuzulassen sei.

In der Beschwerde wird die Zulassungsforderung für den Werkstoff Stein wie folgt begründet:

«Unmittelbar betroffen durch die angefochtene Bestimmung ist der Verband einerseits deshalb, weil ihm durch den Ausschluss von Na-

turstein als Werkstoff von Grabmalern praktisch die Existenzgrundlage entzogen wird, indem die berufliche Existenz der Verbandsmitglieder in weitestem Masse davon abhängt, dass auch weiterhin Natursteine als Werkstoff für Grabmäler verwendet werden dürfen. Unmittelbar betroffen ist der beschwerdeführende Verband auch insofern, als ihm mehrere im Einzugsgebiet von Hünenberg tätige Bildhauer angeschlossen sind.»

Ferner heisst es in der Beschwerde: «Dem beschwerdeführenden Verband sind die Gründe, aus welchen Natursteine als Werkstoff für Grabmäler ausgeschlossen werden, nicht bekannt. Da nicht gerade anzunehmen ist, dass sie als Diskriminierung eines ganzen Berufszweiges gedacht sind, wird man annehmen müssen, die Gründe seien ästhetischer Natur. Offenbar soll eine gewisse Geschlossenheit des